

Didier Gascuel, coord.

# CARRIÈRES D'HALIEUTES

Histoires de mer et de passions



éditions  
Quæ



# Carrières d'halieutes

Histoires de mers et de passions

Didier Gascuel, coord.

Patrick Andrier, Loïc Antoine, Isabelle Autissier, Richard Brouzes,  
Arnault Chaperon, Bertrand Cousteaux, Jean-Claude Cueff, Philippe  
Cury, Guy Fontenelle, François Henry, Denis Lacroix, Michel  
Lamboeuf, Yves Le Borgne, Gérard Maisse, Rémy Noé, Marc  
Taconet

Les textes de cet ouvrage ont été sélectionnés par un « jury littéraire étudiant » constitué d'halieutes en formation : Victor Bailhache, Nathan Bouguet, Axelle Braun, Grégoire Butruille, Ines Chamberon, Marthe de Cherade de Montbon, Lilia Guillet, Clara Jarry-Levy, Salomé Khatib, Anouk Laurent, Edel Lheureux, Constance Merdrignac, Marie Naitali, Amélie Nithard, Thibault Pivetta, Mikaëla Potier, Camille Prioux, Martin Quero, Natacha Rubinstein et Valentin Thomas.

© Éditions Quæ, 2020

ISBN papier : 978-2-7592-3255-0

ISBN PDF : 978-2-7592-3256-7

ISBN ePub : 978-2-7592-3257-4

Éditions Quæ  
RD 10  
78026 Versailles

éditions  
**Quæ**

[www.quae.com](http://www.quae.com)

[www.quae-open.com](http://www.quae-open.com)

Cet ouvrage est diffusé sous licence CC-by-NC-ND 2.0.



Pour toutes questions, remarques ou suggestions : [quae-numerique@quae.fr](mailto:quae-numerique@quae.fr)

Le code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants-droit. Le non-respect de cette proposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, France.

# Récits d'halieutes

Prologue .....	7
<b>Une formation unique, née dans la tempête.....</b>	<b>9</b>
Au commencement était un rêve tropical, aérien et lagonaire <i>Loïc Antoine</i> .....	17
Batailles et conflits chez les pêcheurs de Normandie <i>Richard Brouzes</i> .....	23
Et la palourde japonaise est devenue française... <i>Yves Le Borgne</i> .....	33
Joies et difficultés d'un halieute entrepreneur <i>Arnault Chaperon</i> .....	43
Des crevettes, des hélicoptères... et l'Élysée <i>Bertrand Couteaux</i> .....	51
D'une presqu'île de l'Atlantique à un caillou du Pacifique <i>Patrick Andrier</i> .....	61
Un Léonard dans les arcanes de l'administration des pêches à Bruxelles <i>Jean-Claude Cueff</i> .....	71
Un pêcheur béarnais parcourt le monde <i>François Henry</i> .....	81
Des truites et des saumons : un halieute à l'Inra <i>Gérard Maise</i> .....	91
L'appel de la Science <i>Philippe Cury</i> .....	97
Il était une fois la France, la Tunisie... et l'aquaculture <i>Denis Lacroix</i> .....	103
À la recherche de ressources nouvelles <i>Michel Lamboeuf</i> .....	113

Les statistiques de pêche, des plages de la Martinique à une vision du monde	
<i>Marc Taconet</i> .....	119
Des nageoires et des ailes, ou les vies multiples d'un expert européen	
<i>Rémy Noé</i> .....	129
À tous ceux que les bouleversements angoissent, je recommande le combat	
<i>Isabelle Autissier</i> .....	139
<b>L'halieutique en 2020... et demain</b> .....	<b>143</b>
D'autres témoignages disponibles en ligne.....	147

*À Émile Postel, Marcel Sainclivier et Jean Collignon*





# Prologue

Rarement, sans doute, une formation universitaire aura autant marqué tout à la fois ceux qui l'ont suivie et la dynamique d'un secteur économique dans sa globalité.

L'halieutique est la science de l'exploitation des ressources vivantes aquatiques. C'est, en quelque sorte, l'agronomie des milieux aquatiques. Une science au service du développement d'une pêche et d'une aquaculture durables. Une science intrinsèquement pluridisciplinaire, qui mobilise tout autant l'océanographie, l'écologie et la biologie, l'économie des ressources naturelles, la technologie et la connaissance des modes de production.

La formation des ingénieurs agronomes spécialisés en halieutique a débuté à Rennes en 1970, et elle a très vite mobilisé des passionnés. Devenus cadres du secteur, ils ont joué un rôle majeur. Ils ont contribué au dynamisme de la recherche scientifique, au développement des armements de pêche et des entreprises aquacoles, à la structuration des organisations professionnelles, au dynamisme des filières des produits de la mer, à l'administration et à l'accompagnement du secteur, et plus généralement au renforcement de l'expertise halieutique en France et à l'étranger.

Les premiers temps ont été dévolus à la conquête de ressources et de techniques nouvelles. Progressivement, de nouveaux enjeux sont apparus : pour assurer la viabilité économique des filières dans un contexte international en mutation ; pour mettre le secteur au service du développement durable, notamment dans les pays du Sud ; pour réconcilier l'exploitation et la conservation des ressources aquatiques, en mer comme en eau douce. En réalité, les halieutes ont toujours été et sont plus que jamais à la croisée des grands défis de l'humanité : nourrir la planète en préservant la biodiversité dans le contexte du changement global.

Aujourd'hui, les premiers halieutes formés sont à la retraite. Il est temps de faire un bilan, de témoigner et de raconter ce qui apparaît – avec le recul – comme une saga fascinante. Ce livre regroupe des textes écrits, début 2020, par les halieutes des premières promotions et sélectionnés par un jury d'étudiants. Il raconte des tranches de vie, des épisodes marquants, attachants ou représentatifs d'une époque et d'un métier.

Tous les amoureux de la mer, de ses fabuleuses ressources et des hommes qui en vivent y trouveront leur compte.



# Une formation unique, née dans la tempête

*Didier Gascuel et Guy Fontenelle  
Professeurs à l'Institut Agro*

**Didier Gascuel** a été recruté à l'Institut Agro, alors Ensar (École nationale supérieure agronomique de Rennes) en 1986 et est responsable de la formation halieutique depuis 2003. **Guy Fontenelle** fait partie des pionniers. Il a été recruté en 1974 et a pris sa retraite en 2012. Ce récit s'appuie largement sur un texte qu'il a écrit en 2016, à l'occasion de la célébration du 1 000<sup>e</sup> halieute formé, et qui a été enrichi par les apports des responsables successifs de la formation, Jean Collignon, Jean-Claude Le Guen et Jean-Yves Le Gall.

L'un et l'autre, nous avons rejoint cette aventure presque par hasard. Nous y avons consacré l'essentiel de notre carrière, poursuivant l'histoire de cette formation singulière dont nous fêtons les 50 ans en 2020. C'était à l'origine une formation improbable qui, bien avant l'heure, s'est construite sur la pluridisciplinarité et sur la convergence de deux mondes qui s'ignoraient alors très largement, celui des grandes écoles d'ingénieurs et celui des universités. Une formation qui prétendait se mettre au service du développement d'un secteur économique, avant même que celui-ci n'en exprime réellement le besoin. Une formation née pour la pêche, et plus généralement pour l'exploitation durable des ressources vivantes de la mer et des eaux douces, pour la gestion des usages et la conservation des écosystèmes marins et de l'océan.

## Une première naissance... très provisoire

La formation halieutique est née de l'initiative d'un homme, Émile Postel, un personnage hors du commun. Titulaire d'un diplôme d'agronomie de l'École de Rennes et d'un Certificat universitaire en mathématiques – déjà un double cursus –, il débute sa carrière après-guerre, d'abord à la station de zootechnie de l'Agro, puis à l'Office scientifique et technique des pêches maritimes. En 1947, il est recruté comme océanographe à l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer (Orstom), devenu depuis l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Il travaille successivement à Dakar, Tunis et Casablanca, s'intéressant notamment aux ressources et aux pêcheries thonières, mais aussi aux poissons du golfe de Gabès ou à la langouste du Cap-Vert. Il soutient sa thèse d'État en 1955 et est chargé de cours en océanographie des pêches à l'université de Marseille et d'Alger. En 1966, il est recruté à la faculté des sciences de Rennes, où un laboratoire vient d'être créé en support à la formation d'Océanographie biologique. Un agronome à la fac, ensei-

gnant de biologie des pêches et porteur d'une vision : les conditions sont réunies !

Émile Postel s'attache à concrétiser une idée qu'il porte en réalité depuis les années 1950 : la création d'une formation nouvelle, apte à fournir à l'industrie des pêches les cadres supérieurs dont elle a besoin. « Pourquoi ne pas copier l'halieute sur l'agronome ? L'halieutique, science de la pêche, est à l'exploitation des ressources vivantes des eaux marines et continentales, et notamment à la pêche, ce que l'agronomie, science de l'agriculture, est à l'exploitation des ressources vivantes du sol terrestre. » Émile Postel souhaite une formation en deux ans, avec un tronc commun pluridisciplinaire et trois options, en biologie, en technologie et en économie. La première déboucherait sur la recherche appliquée, la deuxième vers les industries de transformation, et la troisième vers l'administration et les organisations professionnelles.

Il entraîne dans l'aventure l'un de ses amis agronomes, Marcel Sainclivier, comme lui médaillé de la Résistance et qui est alors professeur de technologie alimentaire à l'école agronomique de Rennes. Ensemble, ils décident de la création d'un cursus hybride mêlant des étudiants de l'université et de l'Agro et réalisé sur les deux sites. En 1969, quatorze étudiants très motivés sont volontaires, huit de l'Agro, six de la fac. L'aventure démarre. Dans l'esprit de ses fondateurs, c'est encore un projet expérimental, engagé un peu à la hussarde, avec des moyens minimaux et sans réel appui ni des ministères, ni des grands instituts de recherche nationaux, ni même de la profession. Postel lui-même s'interroge sur les débouchés, sur les moyens humains à mobiliser, et sur la forme administrative que doit revêtir une version pérennisée de la formation. Il plaide notamment pour la création d'un tandem Rennes-Concarneau pour avoir une station d'application sur le littoral.

Les premières années de cette formation encore embryonnaire sont difficiles. Les professeurs Postel et Sainclivier assurent les enseignements de biologie des pêches et de technologie des produits de la mer. La formation s'appuie également sur de nombreuses conférences professionnelles et sur plusieurs voyages d'études. Mais elle souffre d'un déficit d'enseignements, notamment dans le domaine de l'économie. L'Inra, sollicité, ne donne pas suite. Quant au tout jeune Centre national pour l'exploitation des océans (Cnexo)<sup>1</sup>, il conclut son enquête sur les métiers de la mer en indiquant que les préoccupations liées à la pêche sont peu nombreuses. De son côté, le Service de la pêche de la Chambre de commerce et d'industrie du Morbihan s'interroge sur la viabilité de la formation rennaise et sur l'opportunité de créer un IUT d'halieutique à Lorient.

Le secteur des pêches est alors en plein développement et les structures professionnelles se multiplient. Les mentalités s'ouvrent à l'idée que le secteur pourrait avoir besoin de cadres non issus du milieu professionnel. Une reconnaissance progressive de l'utilité de matière grise à la pêche fait son chemin. Pour autant, les embauches sont rares et les premiers diplômés s'orientent principalement vers la recherche scientifique et la coopération

---

1. Créé en 1967 et basé à Brest, le Cnexo fusionnera en 1984 avec l'Institut scientifique et technique des pêches maritimes (ISTPM), pour donner naissance à l'Institut français pour l'exploitation de la mer (Ifremer).

technique à l'étranger. La formation ne fait pas le plein, notamment du côté des Agros qui préfèrent s'orienter vers des spécialisations mieux établies et apparemment moins risquées en matière d'insertion professionnelle. De leur côté, les étudiants universitaires sont confrontés à une curieuse situation, car l'université ne leur délivre un diplôme d'études approfondies que pour les enseignements... universitaires. Les cours de l'Agro ne comptent pas et la formation n'a qu'une faible lisibilité. Plus généralement, elle fait face aux réticences des administrations et des corps d'enseignants des deux établissements, qui ont alors du mal à saisir l'opportunité de cet enseignement plurisites et pluridisciplinaire.

L'année 1972 est celle de tous les dangers. Le professeur Postel part officiellement en retraite. Même s'il reste très impliqué comme professeur émérite, la consolidation de l'équipe pédagogique devient une urgente priorité et les établissements concernés doivent s'engager. Cette fois, c'est oui ou c'est non. Malheureusement, les instances universitaires réorientent toutes les formations marines sur l'université de Brest et la faculté de Rennes décide que ce sera non. Elle renonce, en abandonnant la filière Océanographie biologique. Exit le double recrutement ; la troisième promotion est la dernière à comporter des étudiants inscrits à l'université. Mais il y a plus grave. L'initiative de la formation venait de la fac, qui en assurait largement le support administratif en même temps qu'une bonne partie des enseignements. Il fallait une bonne dose d'audace pour imaginer que la formation pourrait survivre dans ces conditions. Une bonne dose d'audace et l'engagement de quelques hommes qui croyaient à ce projet.

## Une seconde naissance : l'Agro prend la main

Dès juin 1972, Marcel Sainclivier engage la riposte. Il rédige un mémento où il propose la création d'un institut halieutique qui aurait pour mission de promouvoir la pêche en élevant le niveau intellectuel de ses responsables et cadres. Analysant plusieurs options possibles, il recommande de s'appuyer sur la formation existante et argumente pour une intégration au sein de l'Agro de Rennes. À ses yeux, l'institut doit disposer d'une certaine autonomie et former en deux ans des ingénieurs halieutes, recrutés au sein du cursus agronome, ainsi que des étudiants universitaires, français ou étrangers, auxquels serait délivré un Certificat d'études supérieures halieutiques. Sainclivier revendique donc le maintien d'un lien fort avec l'Université, mais souhaite également mobiliser l'École maritime de Saint-Malo, le Collège de France de Concarneau et l'ISTPM. Naturellement, Émile Postel appuie le projet et suggère même la création d'un institut à vocation francophone et européenne.

Le mémento débouche sur la mise en place d'une commission chargée d'étudier le projet. Une course de vitesse s'engage alors entre deux visions divergentes. D'un côté, la commission est rapidement placée sous la présidence du directeur de l'enseignement et de la recherche au sein du ministère de l'Agriculture. Elle regroupe des représentants des différents ministères concernés, des instituts de recherche et du monde professionnel. Marcel Sainclivier y insiste pour que la formation halieutique, qu'il souhaite de nature très pluridisciplinaire, soit intégrée à l'enseignement agronomique. Mais, de son côté, le Cnexo semble prendre ombrage de

l'intitulé « Institut halieutique » et veut saisir cette opportunité pour prendre le leadership de l'enseignement supérieur dans le domaine de l'océanographie biologique. Il met en place un groupe sectoriel Pêche et Aquaculture, chargé de s'interroger sur l'opportunité d'un enseignement halieutique, en sous-estimant largement au passage la nécessaire pluridisciplinarité d'une telle formation qu'il verrait bien positionnée à Brest.

À Rennes, dans le même temps, il faut parer au plus pressé. La publication du mémento et la mise en place de structures de réflexion sur le projet justifient de maintenir la formation existante, au moins à titre provisoire. Une quatrième promotion est donc recrutée à l'automne 1972, avec un effectif minimum de cinq étudiants agronomes, dont un seul Rennais<sup>2</sup>. Il faut dire que les candidats ne se bousculent pas pour rejoindre un cursus qui semble si compromis. Heureusement, Émile Postel poursuit ses enseignements en vacation, et l'Agro assure l'intendance administrative. En décembre 1972, Sainclivier propose même un plan ambitieux visant à intégrer la formation au sein de l'Agro dans une logique de long terme. Il recommande de créer une chaire spécifique à l'halieutique regroupant au minimum deux enseignants, mais également de renforcer les autres chaires de l'établissement en recrutant des enseignants dédiés en hydrobiologie continentale, en économie des pêches, en microbiologie et en technologie des produits de la mer. C'est peu dire que le projet, qui suppose le recrutement *ex nihilo* de six enseignants, reçoit un accueil mitigé au sein des structures de l'établissement. Beaucoup se demandent encore ce que la pêche et les sciences marines viennent faire dans une école d'Agro.

Le sauvetage s'amorce au printemps 1973, grâce à l'engagement du directeur de l'Agro, Camille Moule. À l'issue d'une réunion du groupe sectoriel Pêche et Aquaculture tenue au siège du Cnexo, il semble prendre pleinement conscience de l'intérêt de la formation créée à Rennes, de son utilité et de son caractère unique, mais aussi des convoitises qu'elle suscite apparemment et de la nécessité d'agir vite pour sauver un projet en danger. Il prend la décision de demander aux différents conseils de l'établissement la création d'un département d'halieutique et le recrutement en urgence d'un poste de professeur en biologie et écologie marine. Avec cette initiative volontariste, il fait le pari qu'une fois la formation en place, les commissions en cours et les hautes instances compétentes s'étant prononcées, des moyens seront dégagés pour la suite.

Miracle, les conseils suivent et accordent le poste demandé. L'engagement est modeste, presque symbolique. Néanmoins, créer une chaire de biologie marine au sein d'une école d'agro est une incroyable rupture. Et pour la première fois, des moyens humains spécifiques sont attribués par l'établissement à la formation halieutique, comme s'il était désormais admis qu'elle devait s'inscrire dans la durée. D'ailleurs, le recrutement des étudiants agronomes repart à la hausse. Ils sont une dizaine à rejoindre la cinquième promotion recrutée à l'automne. C'est le début d'un engouement pour l'halieutique qui ira croissant dans les années suivantes. Fin 1973, un concours se met en place et conduit au recrutement de Jean Collignon. Il prend la direction de la toute nouvelle chaire de biologie écologie marine, créée en janvier 1974. L'aventure semble relancée.

---

2. Voir le témoignage de Rémy Noé dans cet ouvrage, p. 129.

Pendant ce temps, le groupe sectoriel Pêche et Aquaculture poursuit benoîtement ses travaux. Plusieurs projets de formation sont sur la table. Celui de l'Agro, mais également ceux de la Chambre de commerce et d'industrie du Morbihan, du ministère de la Marine marchande, de l'université de Rennes 1, de l'École nationale vétérinaire de Nantes, et d'autres encore. La commission définit une grille d'analyse standardisée pour comparer les projets, en réalité de natures très différentes. Elle analyse, débat, se réunit, analyse encore et publie enfin ses conclusions en mars 1974... en ne faisant aucune proposition concrète. Tout juste recommande-t-elle de ne pas disperser les actions de formation, et de réserver la formation des océanographes... à la formation continue. Tant de mobilisation de matière grise pour si peu de résultats !

L'Agro se voit ainsi privée de la perspective radieuse d'une grande mobilisation ministérielle. Le projet ambitieux d'un institut halieutique doté de moyens importants s'éloigne, et, pendant très longtemps, la formation devra vivre avec une voilure réduite. Il est cependant fort heureux que l'établissement n'ait alors pas attendu pour agir. Hormis son projet, seul celui de l'École vétérinaire connaîtra un début de concrétisation dix ans plus tard, avec la création à Nantes d'un enseignement de pathologie aquacole. L'Agro interviendra d'ailleurs pour que cette formation n'utilise pas le mot halieutique dans son intitulé. Quant à l'université de Brest, elle se recentre sur le domaine de l'océanologie biologique, semblant *de facto* prendre acte du fait que la formation halieutique requiert une approche pluridisciplinaire et polytechnique que seule une école d'ingénieurs comme l'Agro est à même de porter. Ceci n'exclut en rien les collaborations, et une longue période de partenariat s'engage avec l'université. Mais le leadership de l'Agro ne sera plus jamais contesté. Les visionnaires, tenants d'une agronomie des ressources aquatiques, ont eu raison. À partir de cette époque et jusqu'à aujourd'hui, la formation rennaise occupe une place unique dans le paysage national, comme seule formation de 3<sup>e</sup> cycle spécifiquement dédiée à la pêche et à l'exploitation durable des ressources aquatiques, à l'interface entre sciences du vivant, sciences de l'ingénieur et sciences sociales.

## Le temps des pionniers

Début 1974, Jean Collignon reprend donc la direction de la formation. À l'instar de Postel, il a fait une partie de sa carrière comme directeur de recherche à l'Orstom, travaillant successivement au Gabon et à Pointe-Noire. De 1959 à 1973, il est en poste à l'Institut des pêches du Maroc à Casablanca, et possède donc une très solide expérience dans le domaine de l'halieutique. Son arrivée à Rennes semble s'inscrire dans un contexte favorable de consolidation de la formation. Il doit, du moins le pense-t-il, seconder Émile Postel et reprendre progressivement ses enseignements. Malheureusement, l'histoire s'accélère de manière tragique. Le 17 avril 1974, Postel se donne brutalement la mort dans son bureau de l'université. Il serait déplacé de spéculer ici sur les raisons de ce geste fatal, mais les témoins ont souligné à quel point ce professeur émérite semblait affecté par les cabales internes et par le peu de soutien que l'université apportait à son projet. Des générations d'étudiants resteront à

jamais marquées par sa personnalité et son intégrité scientifique et morale. Plusieurs des témoignages de cet ouvrage en attestent.

Jean Collignon se retrouve brutalement seul, quelques semaines à peine après son arrivée. Il faut en urgence gérer les étudiants alors partis en stage de fin d'études, et surtout préparer les enseignements pour la sixième promotion qui sera recrutée à l'automne 1974. Collignon fait face et se révèle un pédagogue hors pair, enseignant la biologie des pêches comme on raconte une histoire merveilleuse. C'est véritablement lui qui va porter la formation pendant les douze ans qui suivent et en assurer la consolidation. Fin 1975, il est rejoint par un jeune enseignant, Guy Fontenelle, qui s'attache à renforcer l'enseignement de l'aquaculture et à initier un embryon de programme de recherche. Cette fois, la formation est sur de bons rails et les étudiants ne s'y trompent pas. Les effectifs augmentent rapidement, à tel point que le directeur de l'école s'en inquiète et décide d'instaurer une sélection à l'entrée de la formation. La réaction des étudiants est immédiate ; ils se mettent en grève, entraînant dans leur sillage toutes les écoles agronomiques de France<sup>3</sup>. L'administration doit battre en retraite et les candidats halieutes obtiennent la réaffirmation du principe de libre accès pour chacun à la spécialisation d'ingénieur agronome de son choix.

C'est l'époque des pionniers car l'équipe reste extrêmement fragile. Drôle de formation où Jean Collignon et Marcel Sainclivier assurent l'essentiel des cours, l'un en biologie des pêches, l'autre en microbiologie et technologie alimentaire, deux domaines *a priori* fort éloignés. Le premier a très clairement les faveurs de la majorité des étudiants, amoureux passionnés des espaces marins. Ces enseignements sont complétés par ceux de Guy Fontenelle et par les interventions de quelques collègues enseignants de l'agro, pleins de bonne volonté mais qui n'ont souvent de l'halieutique qu'une vision un peu lointaine. Le prof d'informatique enseigne la théorie mathématique des pêches sans avoir jamais participé à la moindre évaluation de stocks. Celui d'économie dispense quelques heures de cours sur la programmation des chaînes de production, et l'enseignant de génie rural quelques rudiments d'architecture navale, dont il est peu probable qu'aucun halieute n'ait jamais eu l'utilité (sauf Isabelle Autissier, peut-être ?). Heureusement, l'université continue d'accueillir les étudiants dans ses cours de biologie marine, et la formation théorique est complétée par plusieurs voyages d'études et par la rencontre de nombreux responsables professionnels.

Il faudra des années pour que l'équipe se renforce et atteigne progressivement la taille critique. Une étape est franchie en 1981, lorsqu'après de multiples demandes et interventions insistantes directement auprès du ministère, un poste d'enseignant en économie, dédié à l'halieutique, est enfin obtenu. C'est Jean-Pierre Boude qui est recruté. Titulaire d'un doctorat d'État en économie industrielle concernant l'industrie nucléaire, il découvre le domaine et crée le premier enseignement d'économie des pêches. L'année suivante, Marcel Sainclivier prend sa retraite, mais l'enseignement de technologie alimentaire est repris par son successeur,

---

3. Voir le témoignage de Bernard Esnouf sur le site web du pôle halieutique : [https://halieutique.agrocampus-ouest.fr/Carrieres\\_Halieutes](https://halieutique.agrocampus-ouest.fr/Carrieres_Halieutes) (consulté le 28/10/2020).



le professeur Brulé, et Collignon dirige désormais la formation avec efficacité. Il faut pourtant se battre encore quelques années pour que soient recrutés en 1985 une enseignante d'hydrobiologie continentale (Dominique Ombredane) et en 1986 un enseignant de dynamique des populations (Didier Gascuel). Malgré l'arrêt des cours à la fac, l'équipe ainsi constituée est en mesure d'assurer un enseignement cohérent, qui couvre les différentes disciplines de l'halieutique.

## Et vogue le navire de l'halieutique

Les années 1980 sont donc celles de la consolidation, avec notamment la création du département Halieutique, l'habilitation de l'Agro à délivrer le diplôme de docteur ingénieur en halieutique, le lancement des premiers programmes de recherche ou la création d'un centre de documentation avec l'aide de la région Bretagne. En 1987, une nouvelle menace se profile néanmoins avec le départ en retraite de Jean Collignon, qui est alors le véritable porteur de la formation et qui assure une part déterminante des enseignements. Ses assistants sont trop jeunes pour prétendre occuper la fonction et l'école refuse de créer un nouveau poste. L'équipe se retrouve donc sans leader, mais elle repart à l'assaut des ministères et, avec l'aide du réseau des anciens, obtient que Jean-Claude Le Guen, directeur de recherche de l'IRD, soit mis à disposition de l'Agro pour assurer la direction de la formation (1988-1991).

Lorsqu'il part en retraite trois ans plus tard, un poste de professeur est cette fois créé, et sera occupé par Jean-Yves Le Gall (1991-1995), avant que Jean-Pierre Boude ne reprenne la responsabilité du département halieutique (1995-2002). Entre-temps, l'équipe s'est renforcée d'une assistante pédagogique et administrative (Catherine Le Penven), de deux enseignants, l'un en technologie alimentaire (Catherine Guérin en 1991), l'autre en biologie halieutique (Richard Sabatié en 1994), et d'un informaticien (Jérôme Guitton en 1997). L'offre de formation s'est enrichie avec la création d'un diplôme d'études approfondies en sciences sociales, le DEA « Économie et politique maritime » (1994), puis avec l'habilitation de l'Agro au sein du DEA national « Océanologie biologique et environnements marins » (1997). La recherche, indispensable à une formation d'enseignement supérieur, s'est également renforcée et structurée, aboutissant en 1999 à la labellisation d'une unité de recherche pluridisciplinaire intitulée « Méthodes d'études des systèmes halieutiques » (MESH).

Par la suite, la formation connaîtra d'autres crises, en particulier au début des années 2000, lorsque les recrutements se grippent en raison d'un conflit interne qui oppose le département d'halieutique au département d'économie. L'Agro s'est alors structurée en départements disciplinaires et les halieutes se retrouvent isolés, avec une équipe fragilisée par plusieurs départs en retraite. Les deux DEA précités s'interrompent ; il faut à nouveau se battre et reconstruire. Mais, à nouveau, la dynamique repart, avec en quelques années le recrutement de trois enseignants qui viennent renouveler très largement l'équipe (Olivier Le Pape en 2004, Étienne Rivot en 2005 et Hervé Le Bris en 2006). Une structure de partenariat avec le monde professionnel s'organise sous la coordination de Marie Lesueur. La formation halieutique est réorganisée sur un cursus de deux ans, avec

un master 1 généraliste et un master 2 structuré en options plus disciplinaires, adaptées aux principaux champs d'activités du domaine. Trente-cinq ans après, le schéma initialement imaginé par Émile Postel et Marcel Sainclivier se met enfin en place.

Pendant toutes ces années, à raison de vingt à trente étudiants par an, les promotions se sont succédé. La formation a fêté son millième diplômé en 2016. Des générations d'halieutes ont progressivement « colonisé » le monde professionnel, de l'eau douce à la mer, de la pêche à l'aquaculture et à la gestion des espaces côtiers, de la production à la valorisation des produits de la mer, de la recherche appliquée ou théorique à l'accompagnement du secteur, des organisations de producteurs aux ministères ou aux organisations internationales, des ONG environnementalistes aux armements industriels. Issus de la même formation et pourtant si divers, ils constituent un réseau sans doute assez unique, et une collection d'histoires singulières.

C'est le témoignage de quelques-uns d'entre eux, issus des premières années de la formation, qu'on trouvera dans les pages qui suivent.

## Au commencement était un rêve tropical, aérien et lagonaire

**Loïc Antoine** (promotion 1972) débute sa carrière en Libye en 1973 pour le compte de la société Sogreah. Embauché au Cnexo, il expertise d'abord les sites de futures centrales nucléaires. Il engage ensuite des recherches sur la coquille Saint-Jacques et soutient en 1979 une thèse de 3<sup>e</sup> cycle sur la croissance de cette espèce. Puis il s'occupe de pêche thonière, avant de rejoindre Tahiti pour s'exercer à la crevetticulture durant quatre ans. Rentré à Brest, il est chargé par l'Ifremer d'étudier les effets de la pêche aux filets maillants dérivant sur les dauphins et sur le germon. De 1995 à 1998, il étudie les ressources halieutiques en Érythrée, avant d'être muté à Nantes où il dirige durant cinq ans le département des ressources halieutiques. Il rejoint Brest en 2006 comme directeur adjoint du centre de Plouzané, et prend sa retraite en 2014. Il raconte ici une aventure professionnelle étonnante, tout juste à sa sortie de la formation halieutique.

Quand on est un étudiant de 22 ans, on se verrait bien partir pour des contrées lointaines. Tahiti me faisait rêver. Mon père, retraité à 55 ans en tant que marin de commerce, avait « fait » la ligne Marseille-Sidney sur les paquebots mixtes des Messageries maritimes, et mes yeux étaient remplis des images de films 8 mm – même pas encore le « super 8 » – qu'il avait rapportés de ses voyages à la fin des années 1950. La mer, la houle du large, puis les escales : Funchal, Martinique et Guadeloupe, Panama, les Marquises, et Tahiti enfin. Curieusement, il n'a jamais filmé au-delà de cette escale merveilleuse, où je me rappelle voir les images de la foule sur le quai et d'une vahiné tombant à l'eau au moment où le navire *Le Tahitien* accoste en pleine ville...

Bref, quand notre professeur Émile Postel demande en juin 1971 à ses étudiants qui serait prêt à partir trois mois en Polynésie pour un remplacement dans une mission pour le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), je réagis par réflexe et lève le bras. Je me demande d'ailleurs si je n'ai pas levé les deux bras ! Mais j'étais le seul volontaire, pas besoin de concourir. Il fallait juste parier sur la réussite à la première session d'examens, et en route pour l'aventure. Il s'agissait, ni plus ni moins, de créer une antenne du Muséum à Moorea, sous l'égide de l'École pratique des hautes études (EPHE) et sous la direction du professeur Bernard Salvat, bien connu déjà du milieu des sciences marines tropicales.

## Des greniers du MNHN aux cocotiers de Moorea

Je n'avais jamais touché une quelconque bestiole de la région, sauf sans doute les colliers de coquillages que rapportait mon père, jamais pris l'avion et jamais séjourné au-delà de Marseille, ma ville natale. Tout était nouveau, pour le bleu que j'étais. Je devais donc commencer par une semaine de formation (le mot est fort) dans les greniers poussiéreux de la rue Cuvier, à l'antenne du MNHN où se trouvaient les vénérables collections de coquillages du Muséum. Ensuite, il fallait prendre l'avion à Orly (Roissy-Charles-de-Gaulle n'existait pas), muni des billets confiés par Bernard Salvat, et partir pour 19 heures de vol *via* Los Angeles. Ce périple n'a pas changé. Même si les Boeing 707 d'Air France et les DC8 d'UTA ont été remplacés par des jets plus modernes, la durée reste la même.

Une équipe s'était constituée et nous étions quatre sur le départ : René, vétérinaire de formation et volontaire pour une aventure qui le sortait du cabinet véto paternel où il exerçait depuis peu, son épouse Marie-Claire, qui ne voulait pas rester seule et à qui Salvat avait tout bonnement promis une formation scientifique (elle était coiffeuse), moi-même, étudiant rennais, et un seul vrai scientifique, Georges Richard, spécialiste mondial des cônes marins. C'est ainsi qu'il se présentait et c'était vrai ; il nous le prouverait. Bernard Salvat, retenu à Paris, devait nous suivre trois jours plus tard.

On imagine mon émerveillement lors du survol du Groenland... et la stupeur à l'arrivée à Los Angeles, quand UTA nous annonce que l'avion n'est pas prêt et que nous dînerons et coucherons au Hyatt Hotel en attendant. Mais le luxe américain est réconfortant, après la poussière des greniers de la rue Cuvier ! L'arrivée à Papeete-Faaa est encore plus époustouflante. On sort de l'avion très tôt le matin, l'air est chaud et parfumé de frangipaniers, de tiarés Tahiti et de multiples fragrances tropicales que ni René, ni Marie-Claire, ni moi ne connaissons. Le choc est à la mesure du voyage, même si l'avion en a beaucoup diminué la durée. Mon père mettait 45 jours pour arriver de Marseille par la voie maritime, et mon arrière-grand-père avait mis 15 mois en 1863 pour la même destination, à la voile et *via* Le Cap et l'île Bourbon à bord de *La Sibylle*, vaisseau de Napoléon III !

À peine arrivés, nous sommes convoyés par le conservateur du musée Gauguin jusqu'au musée où nous devons loger quelques jours. Nous devons y parfaire notre entraînement, nous a dit Salvat, le temps que la maison – le *fare*, dit-on en langue tahitienne – louée à Moorea pour être la fameuse « antenne du Muséum » soit libérée. Quand Salvat arrive trois jours plus tard, nous avons eu le temps de faire le tour du musée, où ne figure quasiment rien de Paul Gauguin ; c'est trop cher pour le petit musée qu'il est toujours. Mais nous y avons fait connaissance avec des tortues sans doute centenaires, et que je retrouverai au même endroit douze ans plus tard.

Salvat nous prend en main : « Bon, maintenant nous allons apprendre à plonger ! » Il faut gonfler le Zodiac tout neuf, charger deux blocs de plongée, porter le canot et son 25 chevaux à l'eau en marchant, Pataugas aux pieds, dans 30 cm d'eau sur le corail du récif frangeant jusqu'au